

on papillonne d'un agrégat à l'autre, on butine dans toutes les fleurs, on respire tous les parfums, on donne de la voix, on rit fortement. Hommes, femmes, enfants, tout le monde se serre les mains; les sourires et les éclats de rire fusent de part en part.

C'est comme un joli vernis pailleté, presque mièvre.

Sur la façade du poissonnier, la photocopie d'un tract dénonce et appelle à la délation: *Forte récompense pour qui nous ramènera Lissouba, ethnies congolaises, génocidaire des Pygmées*. Ils ont oublié de laisser leur numéro de téléphone.

Face au poissonnier, un primeur regorge de dattes. Il a aussi des mandarines fraîches; elles ont encore des feuilles. Il a même des cerises. J'adore les cerises. Noires, rouges ou violacées, elles sont toujours le prétexte d'un petit rituel, dans le temple de ma bouche. J'en livre une tout entière à mes lèvres et la précipite sur ma langue. Je promène sa forme ronde et lisse d'une joue à l'autre, puis, des canines, je frappe, assez mollement pour ne pas être prise au piège du noyau. Je perce la peau, ferme, et croque dans la chair, fine. Le jus, frais, se répand, glisse sur mes papilles.

Deux jeunes femmes arabes choisissent des dattes. Le marchand blanc, gris et usé, leur sourit du milieu de sa barbe naissante; une barbe plutôt sel que poivre. Ses yeux sont clairs et son visage buriné, comme celui d'un marin. Les deux femmes paient, et disparaissent.

Un jeune Blanc, en jogging et baskets noirs, demande un kilo de mandarines. Quatre dattes tombent de l'étal, s'écrasent sur le trottoir sale. En partant, le jeune homme marche dessus, s'arrête, semble hésiter à les ramasser, puis s'en va.

Je commande mes cerises. Le vieux Blanc remplit un sachet de papier, en regardant s'éloigner le jeune homme qui vient d'écraser ses dattes. Le vieux maugrée, et insulte le jeune Blanc en parodiant grassement l'accent qu'il imagine africain : *Connard de Blanc !*

Ah. Le joli marché multiracial de la rue Dejean.

Son *connard de Blanc* a des airs d'*enculé de Blanc*, que certains Caldoches s'envoient en rigolant, juste après avoir fraternellement déblatéré sur ces *enculés de Kanaks*. Le ton du maraîcher est maladroit, son regard fuyant, presque inquiet : quelques enculés de Nègres et d'Arabes l'ont entendu ; ils ne rigolent pas du tout : ils comprennent trop bien.

Le trait d'esprit est raté.

Une vieille Arabe, tatouée d'entrelacs de henné, glisse sur l'une des dattes écrasées et s'affale sur le trottoir. Elle est trop lourde pour se relever. Un Blanc, olivâtre et robuste, de trente-cinq à quarante ans, vole à son secours. Il s'agenouille, prend la femme par le bras, l'aide à se redresser et essuie son dos ; elle le remercie chaleureusement et disparaît. L'homme époussette son costume trois-pièces, donne un coup de peigne à ses petites boucles noires, et lisse sa fine moustache de danseur de tango argentin. Il s'exile cinquante mètres plus loin, sur une petite place pavée qu'il se met à arpenter en observant les alentours.

Le maraîcher ricane derrière sa barbe. Je regarde mes cerises. J'ai l'intuition que je ne les mangerai pas. Je le sens : ce marchand de légumes s'apprête à exécuter une danse macabre devant moi. Je la sens venir, je la sens gonfler, j'entends monter la musique funeste et le grondement sourd. Le vieux se dresse derrière l'étal et quitte son comptoir. Il ramasse les quatre dattes